

affaires commerciales, et lui procura des débouchés avantageux auxquels le jeune négociant n'aurait point osé espérer. Du reste, Emile s'étonnait des éloges que lui valait une conduite qu'il regardait comme toute naturelle.

« On médit des hommes, se disait-il ; on les accuse d'injustice, et, cependant, voilà que l'on me sait gré partout d'avoir rempli des devoirs devant lesquels j'aurais été coupable de reculer. J'ai fait ce que je devais faire, et l'on m'en loue, et l'on cherche de toutes parts à m'en récompenser ! »

Emile se félicitait d'autant plus de cette bienveillance générale, qu'elle lui facilitait les moyens de prendre la défense de Georges, et d'atténuer et de réduire à leur juste proportion les bruits que l'on répétait dans la ville sur ce pauvre jeune homme. Au lieu de le présenter comme une victime de l'entraînement et du mauvais exemple, on en faisait un escroc ; au lieu de le dire poursuivi par des créanciers, on le disait poursuivi par la justice criminelle.

L'autorité des paroles d'Emile, la vigueur avec laquelle il réfuta et démentit ceux qui les répandaient, détruisit l'effet de ces mensonges, et acheva de compléter, autant que possible, ce que monsieur Valentin s'efforçait de faire, en sacrifiant une partie de son petit patrimoine pour payer les dettes de son fils et sauver l'honneur de son nom.

IX.

Je vous ai déjà dit que, parmi les amis les plus vrais que valaient à Emile sa conduite pleine de cœur et sa générosité pour Georges, il fallait compter surtout un riche armateur, monsieur Berghem. Au premier coup d'œil, cette amitié paraissait d'autant plus étonnante que monsieur Berghem était d'un caractère brusque et peu disposé à la bienveillance. Si l'on parlait devant lui d'une belle action, d'un acte de vertu, d'une preuve de dévouement, d'abord l'émotion qu'il recevait de ce récit faisait briller de nobles larmes dans ses yeux, mais bientôt il analysait les faits qu'il venait d'entendre et en expliquait la cause par des motifs d'intérêt personnel et d'égoïsme. Cela n'empêchait point qu'il ne fit beaucoup de bien, dans la ville et qu'il ne vint avec empressement au secours de tous ceux qui pouvaient avoir besoin de lui. On connaissait sa générosité, et trop souvent des misérables ne rougissaient point d'en abuser lâchement. Monsieur Berghem souffrait vivement de cette trahison, s'exhalait en plaintes misanthropiques et recommençait le lendemain à faire des ingrats.

Quand on lui parla de la conduite d'Emile, car dans les petites villes tout se sait et tout se sait vite, monsieur Berghem commença, suivant sa coutume, à donner des interprétations défavorables de cette conduite.

« Oui, disait-il, oui, c'est cela ! il fait de la générosité à froid. Il réconcilie le père et le fils ; il veille près d'une mourante, il console un mari et un fils qui pleurent ; rien de mieux. Mais qui n'en eût pas fait autant ? Tout le monde l'aurait blâmé s'il eût reculé devant l'accomplissement de ces devoirs si simples. » Et puis il se disait : « Je voudrais bien qu'en pareil cas on en fit autant pour moi. »

Mais quand, par une honorable indiscretion de Georges, il eut appris la manière dont Emile n'avait point hésité à sacrifier jadis la moitié de son héritage pour sauver à un ami la honte d'une faute ; quand il connut que, sur le nom seul d'Emile, François Muller était venu en aide à Georges, qu'il n'avait jamais vu, et lui avait prêté une somme assez considérable, dans un moment qui devait, certes, lui inspirer peu de confiance ; quand il sut les autres détails de la vie d'Emile, entre autres sa renonciation à l'École Polytechnique par tendresse pour sa famille, il changea tout-à-fait de manières et de discours à l'égard du jeune homme, et le traita avec une distinction et un empressement des plus honorables. Non-seulement, il lui facilita les moyens de mener à bonne fin les affaires qu'il avait entreprises et d'en créer de nouvelles, mais encore il l'accueillit dans sa famille. Pour lui complaire il alla même jusqu'à montrer les mêmes bons sentiments à Georges, ce qui ne contribua point médiocrement à réhabiliter le jeune homme et à mettre un frein à ceux qui se seraient sentis disposés à lui faire sentir, en s'éloignant de lui, l'étendue de ses fautes. Comme s'il ne les avait point assez expiées par ses remords et par la perte de sa mère.

Durant les quinze jours qu'Emile passa encore à Dunkerque pour terminer ses propres affaires et celles de la famille Valentin, car le président lui en avait laissé tout le soin et s'en rapportait aveuglément à lui, monsieur Berghem quitta peu le jeune homme, l'étudia sans prévention, et put se convaincre, par des preuves nombreuses, non-seulement de son bon cœur et de sa loyauté, mais encore de son intelligence, de son activité et de son amour pour le travail.

« En vérité, lui disait-il, en voyant la manière dont vous faites votre commerce de tannerie, on croirait que vous êtes entré dans cette carrière commerciale par vocation, non malgré vous, et seulement afin de remplir vos devoirs de fils et de frère.

—L'habitude rend légers des fardeaux qui semblaient d'abord bien lourds, reprit Emile en rougissant. Mais par qui donc connaissez-vous cette particularité de ma vie ?

—J'en sais bien d'autres encore, reprit monsieur Berghem en prenant la main du jeune homme qu'il serra dans les siennes avec affection. Ce n'est point le moment de parler de tout cela : nous en causerons à Cambrai, où je compte aller avec vous. En attendant, rendons-nous chez monsieur Valentin, à qui j'espère porter une nouvelle qui lui fera plaisir non moins qu'à votre ami Georges. »

Emile se dirigea donc avec le négociant vers le logis du président qui, pour la première fois depuis la mort de sa femme, s'était, ce jour-là, rendu à l'audience, et rentrait chez lui toujours aussi triste, mais moins accablé. Quant à Georges, il avait refusé constamment de sortir de la chambre dans laquelle sa mère avait rendu le dernier soupir, et personne ne pénétrait auprès de lui, si ce n'est son père, Emile et monsieur Berghem, ancien ami de sa famille.

A continuer.

LES MODES.

Les blondes ladies du Royaume-Uni sont dans la déolation, s'il faut en croire un correspondant anglais. La reine Victoria a déclaré la guerre aux bottines à hauts talons, aux jupes collantes dont la mode est indécente, et enfin aux cheveux coupés ras, sur le front, ce qui est mal porté et immodeste.

Le contre-coup va-t-il se faire sentir au Canada.

UN TYPOGRAPHE ROYAL.

Les disciples de Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, peuvent être fiers de voir aujourd'hui sur le trône de la Bulgarie un prince typographe. Voici l'anecdote que le télégraphe de Halifax vient de transmettre au sujet du prince de Battenburg nouvellement élu au trône de la Bulgarie ;

« Il y a environ six ans le prince est arrivé à Halifax comme lieutenant de marine sur le vaisseau "Royal Alfred." Le prince est allemand et cousin de la Reine Victoria. C'est cette parenté qui lui avait valu la faveur d'être nommé à une place réservée pour les sujets anglais. On sait que tous les princes allemands sont tous experts au moins dans une branche de mécanique. Il devait y avoir un bal le soir à bord du vaisseau et les programmes n'arrivaient pas. Le temps pressait. Le prince se rendit à l'imprimerie et constata qu'il y avait encore de l'ouvrage à faire. À l'étonnement des typographes, il ôta son habit et se mit à composer afin que le programme fut fini à temps. Il avait appris la typographie dans le cours de ses études. »